



CONSULTEZ
les critiques
littéraires
sur notre site
www.letemps/livres

► La Tasmanie est un vaisseau fantôme égaré au large de l'Australie. Côtes escarpées, vallées ravines sous une tignasse d'herbes folles, forêts à perte de vue, cette île des lointains est le repaire de Richard Flanagan, dont les ancêtres avaient fui l'Irlande pour se réfugier aux antipodes, à l'époque de la Grande Famine. Né en 1961 dans une famille modeste, il n'a guère quitté son pays, dont l'âpreté et la sauvage beauté lui inspirent une œuvre échevelée qui déborde d'imagination. Et qui se renouvelle de titre en titre. *Dispersés par le vent*, par exemple, se lisait comme une subtile parabole sur l'exil. Le roman suivant, *Le Livre de Gould*, réconciliait avec culot Borges et Henri Charrière, l'érudition et la flibuste, en retraçant le destin d'un bagnard à la main d'ange qui, au début du XIXe siècle, peignit des aquarelles magiques dans l'ombre de sa cellule pestilentielle. Et avec *La Fureur et l'ennui*, Flanagan changeait encore de registre pour signer un polar politique, sur fond de paranoïa collective et de menace terroriste, dans une Australie traumatisée par les événements du 11-Septembre.

Une pure folie

C'est après un long silence – dix années de recherches, d'enquêtes et de travail – que Flanagan a fini par publier à Sydney *La Route étroite vers le nord lointain*, couronné en octobre 2014 par le très prestigieux Booker Prize. Un formidable coup de projecteur sur cette fresque pourtant très sombre, quatre cents grandes pages de bruit et de fureur où Flanagan entremêle les époques tout en faisant revivre un épisode historique aussi tragique qu'oublié: la construction dantesque, à travers une jungle inextricable, de la ligne de chemin de fer Thaïlande-Birmanie – de Bangkok à Rangoun –, entre janvier et octobre 1943. Un chantier programmé de longue date? Non, une pure folie, un caprice impérial, un projet pharaonique brutalement échafaudé par les Japonais pendant la Seconde Guerre mondiale, afin de tracer une route vers l'Inde et, surtout, d'instaurer leur suprématie dans tout le monde asiatique. Pour réaliser les quatre cents kilomètres de ce que l'on allait surnommer «la voie ferrée de la mort», le pouvoir nippon n'a pas hésité à sacrifier près de cent mille hommes. Traités comme des esclaves et, pour la plupart, morts d'épuisement dans des conditions atroces. Des Tamouls, des Chinois, des Thaïs, des Javanais, des Malais, des



C'est après dix années de recherches que le romancier a publié cette fresque saluée par le Booker Prize. (PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE)

Un calvaire oublié: la construction de la ligne Bangkok-Rangoun

L'Australien Richard Flanagan s'est inspiré des souvenirs de son père, prisonnier des Japonais en 1943, pour écrire «La Route étroite vers le nord lointain»

PAR ANDRÉ CLAVEL

Birmans. Et neuf mille prisonniers de guerre australiens, dont deux tiers ont survécu.

Parmi eux, le père de Flanagan – matricule 335 –, dont le témoignage lui a été précieux pour dépeindre ce baigne au quotidien. Le héros de Flanagan, Dorrigo Evans, est un médecin militaire australien qui a passé une jeunesse enchantée dans un hameau de Tasmanie, à l'ombre d'une forêt d'eucalyptus, avec, pour seul viatique, l'amour du rugby, des livres et des femmes. Et puis, soudain, au lendemain de ses études de médecine à Melbourne, il sera affecté

comme tant d'autres prisonniers à la construction de cette funeste voie ferrée «édifiée sur les ossements de milliers de parias». Sans rien nous épargner, c'est le plus insoutenable des cauchemars que décrit alors le romancier. Les pluies diluviennes qui déferlent sur les forêts de teck et de bambou qu'il faut défricher à la machette, jour et nuit. La boue partout. Les éboulements meurtriers. Les forçats qui attaquent les falaises à la pioche, sous les coups de fouet des gardes-chiourme. Les cadavres qui s'accumulent au bord des rails. Les épidémies de cho-

léra, les corps en décomposition rongés par la gangrène. Les assauts du paludisme. Les hommes affamés qui rampent en léchant des gamelles vides. Les châtiments et les scènes de torture, quand le chantier n'avance pas assez vite. Et ce colonel japonais qui décapite les mutins en récitant des haïkus...

Yeux sombres au regard vide

C'est un terrible réquisitoire contre la cruauté que l'on découvre dans ce roman de Flanagan qui, au passage, rappelle le calvaire vécu par ses propres compatriotes, des spectres rassemblés autour du docteur Dorrigo Evans. «La famine poursuivait les Australiens. Ils essayaient de tenir grâce à leurs souvenirs australiens et à leur camaraderie australienne. Mais, soudain, cette Australie mythique ne suffisait plus face aux poux, à la faim et au bérubéri, face aux vols, aux corrections et à toujours plus d'exploitation. L'Australie rétrécissait, se ratatinait, un grain de riz paraissait désormais beaucoup plus gros qu'un continent et les seules choses qui grandissaient quotidiennement étaient leurs chapeaux cabossés, sur leurs visages émaciés et leurs yeux sombres au regard vide, des yeux qui ressemblaient déjà à des orbites noyées attendant les vers.» A son retour à la vie civile, Dorrigo Evans ne retrouvera jamais vraiment le goût de vivre. Désabusé, hanté par une histoire d'amour qui a tragiquement capoté – des pages moins convaincantes –, il deviendra pourtant une icône lorsqu'un documentaire lui sera consacré, au nom du devoir de mémoire, parce qu'il a sauvé bien des vies dans l'enfer asiatique. Mais de cette gloire tardive, si frelatée, Dorrigo ne veut pas. «Il était devenu un héros de la guerre, le symbole officiel d'une époque et d'une tragédie. Un objet d'hagiographie. Mais il n'en était pas un. Il avait simplement mieux réussi à vivre qu'à mourir», écrit Flanagan au détour de ce récit où il finit par montrer à quel point les épreuves révèlent les êtres à eux-mêmes. Et, parfois, les fortifient. Comme Dorrigo, un personnage terriblement désenchanté mais, en même temps, plus lucide sur notre condition à cause de ses blessures. Et prêt à dénoncer la sauvagerie de l'Histoire, sur les décors de cette «route étroite vers le nord lointain» qui fut la via dolorosa de tant d'existences sacrifiées. ■



Genre | Roman
Auteur | Richard Flanagan
Titre | La Route étroite vers le nord lointain
Traduction | De l'anglais par France Camus-Pichon
Editeur | Actes Sud
Pages | 436
Étoiles | ★★★★★



PAUL AUSTER OUVRE SA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE

Dans «La Pipe d'Oppen», le romancier présente les auteurs qui l'ont nourri

PAR ANDRÉ CLAVEL

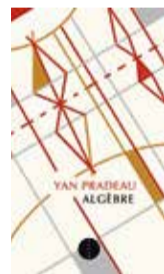
► Depuis *L'Invention de la solitude*, publié il y a plus de trente ans, Paul Auster s'est souvent mis en scène dans des récits autobiographiques. Moins pour flatter son ego que pour se déchiffrer lui-même, en essayant de comprendre dans quel alambic intime se distillent ses romans. Après deux ouvrages où il esquissait une sorte de phénoménologie des émotions qui le poussent à écrire (*Chronique d'hiver*, en 2013, et *Excursions dans la zone intérieure*, l'année suivante), Auster nous offre un livre qui ressemble de nouveau à un autoportrait: *La Pipe d'Oppen* où, cette fois, il ouvre les portes de son panthéon littéraire.

Essais, discours, préfaces, entretiens, ce recueil rassemble quatorze textes publiés ces dernières années, autant d'hommages aux auteurs dont Auster dit être le disciple. Parmi eux, beaucoup de poètes. Deux Américains, d'abord, George Oppen – le fondateur de la confrérie secrète des «objectivistes» – et Joe Brainard, qui signa en 1975 un livre culte, *I Remember*, «machine à remonter le temps» dont s'inspira Georges Perec quand il écrivit *Je me souviens*. De ce livre, Auster s'est à son tour nourri, avec ce commentaire: «Ce que j'admire le plus chez Perec, c'est la rare combinaison, dans son œuvre, de l'innocence et de la plénitude. Par «innocence», j'entends une pureté d'intention totale. Par «plénitude», j'entends une foi absolue dans l'imagination. Des qualités que seuls possédaient Swift et Poe, Kafka et Borges.»

Lorsque Auster a débarqué à Paris en 1971 – il avait 24 ans et il y vécut quatre années –, il n'avait pas un sou en poche et c'est un autre poète, Jacques Dupin, qui l'a sauvé

de la misère, ce qui nous vaut un portrait chaleureux de l'auteur de *L'Embrasure* et de *Gravir*, qu'il allait par la suite traduire en anglais. Grâce à Dupin, il fréquenta bien d'autres écrivains – André du Bouchet, Pascal Quignard, Edmond Jabès, Henri Michaux – et il fait joliment revivre cette époque où il croisa aussi Beckett, avec des souvenirs très drôles de leurs rencontres fort arrosées à la Closerie des Lilas. Amusant, également, ce texte sur Robbe-Grillet où l'on découvre que le pseudo «bolchevik littéraire» était en fait «un homme au sens de l'humour irrésistible», capable par exemple de se lever au cours d'un banquet, de réclamer le silence et de mimer un discours pendant trois minutes... sans prononcer un seul mot! «Tel un personnage sorti d'un film muet, écrit Auster, il se tenait face à nous, gesticulant d'abord avec sa main droite, puis sa main gauche, dans une imitation des plus raffinées et des plus pompeuses pratiques oratoires, bougeant les lèvres, laissant transparaître sur son visage une émotion après l'autre, au bout de quoi, dans un grand geste théâtral, il s'inclina et se rassit.»

D'un texte à l'autre, c'est la bibliothèque idéale d'Auster que nous découvrons mais, aussi, des histoires d'amitié et d'admiration – une façon de se portraiturer à travers les autres. A quoi s'ajoutent quelques entretiens où l'auteur de *La Trilogie new-yorkaise* revient sur son travail, ses rituels d'écriture, ses influences et la genèse de ses romans: une sorte d'«Auster, mode d'emploi» où il explique au passage que chacun de ses livres est né d'un mystérieux «murmure» dans sa tête, «un certain type de musique et de rythme, une tonalité.» La littérature? Une entreprise aussi inutile qu'indispensable, résume Auster, avec ces mots en guise de post-scriptum: «L'être humain a besoin d'histoires. Sans elles, il est impossible d'imaginer la vie.» ■



Auteur | Yan Pradeau
Titre | Algèbre
Editeur | Allia
Pages | 144
Étoiles | ★★★★★

ROMAN UNE VIE EN ÉQUATIONS

Un premier roman prometteur autour de la figure du mathématicien Alexandre Grothendieck, décédé en 2014

PAR ISABELLE RÜF

► Les mathématiciens de génie campent souvent dans une zone aride où la poésie pure fraie avec la folie et le mysticisme. Alexandre Grothendieck (1928-2014) est de ceux-là. A partir de son existence tourmentée, Yan Pradeau a bâti son premier roman, une découverte des éditions Allia qui savent repérer les écritures prometteuses. Prof de maths, l'auteur, nous dit-on, est aussi musicien, auteur de chansons, poète, saxophoniste, réalisateur de courts métrages. Le voilà écrivain, dans les traces d'une figure tragique.

Espagne en guerre

A sa naissance à Berlin, Alexandre, fils de Sacha Shapiro, porte d'abord le nom de Raddatz, le mari de sa mère Hanka. Plus tard, il prendra celui de cette dernière: Grothendieck. Hanka et Sacha sont des libertaires, des anarchistes qui doivent fuir l'Allemagne en 1933 – d'autant plus que Shapiro est juif. En 1936, ils rejoindront l'Espagne en guerre. L'enfant est mis en pension chez un pasteur opposant aux nazis. En 1939, craignant pour le garçon, il le met dans un train pour la France où il rejoint ses parents. Sacha sera déporté et mourra à Auschwitz. Mère et fils sont enfermés dans un camp en Ariège. Puis il passe son bac au Chambon-sur-Lignon, haut lieu de refuge, et continue ses études à Montpellier.

Dons évidents

Il révèle des dons si évidents qu'il est accueilli à Paris et à Nancy par les plus grands chercheurs de France. Entre vingt et vingt-trois ans, il résout quatorze problèmes sur lesquels ses maîtres butaient. Il intègre le groupe du mathématicien (imaginaire) Nicolas Bourbaki. Toujours apatride, son refus du service militaire le prive de carrière universitaire; il quitte alors la France pour les États-Unis. A son retour à Paris, en 1956, il poursuit une carrière fulgurante qu'assombrit, en 1957, la mort de sa mère, d'une tuberculose contractée dans les camps. En 1966, lauréat de la médaille Fields, le Nobel des maths, il refuse d'aller la recevoir en URSS.

Habile et documenté

Yan Pradeau le cueille en 1968, sur le campus de l'Université d'Orsay. A quarante ans, c'est un maître. Lui qui revient d'un voyage dans le Vietnam en guerre se sent en sympathie avec les contestataires. Mais il est reçu comme un mandarin, un vieux, un ennemi. A partir de ce point de rupture entre le milieu académique, les étudiants et le savant fou, le roman, habile et documenté, reconstruit dans le désordre chronologique son destin chaotique, ses amours compliquées, ses brouilles et ses passions, son manque d'empathie. Politiquement, il se radicalise et vire écologiste. Il se marginalise de plus en plus, se retire à la campagne, où il écrit des manifestes et une autobiographie-fleuve. En 2014, il meurt dans un isolement volontaire. Pour le faire revivre, Yan Pradeau a su trouver le bon alliage de distance, de sobriété et d'attachement à cette figure messianique. ■